



**Compte rendu de: A.-G. Haudricourt. La technologie science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987.**

Sophie A. de Beaune

**► To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Compte rendu de: A.-G. Haudricourt. La technologie science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987.. Bulletin de la Société préhistorique française, 1988, pp.201-202. halshs-00722456

**HAL Id: halshs-00722456**

**<https://shs.hal.science/halshs-00722456>**

Submitted on 1 Aug 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Livres

André-Georges HAUDRICOURT. — *La technologie science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1987, 344 p., fig.

Avant d'être linguiste et ethnologue, André-Georges Haudricourt a été agronome, botaniste et généticien ; cette formation pluridisciplinaire est pour beaucoup dans l'originalité de son approche de la technologie comme science humaine et la rend particulièrement intéressante pour le préhistorien ou l'archéologue en général.

Ce recueil d'articles est subdivisé en cinq chapitres. Le premier a un caractère théorique. L'auteur s'y propose d'y élaborer une classification naturelle des objets. Pour cela, il dresse leur arbre généalogique, établit des filiations, précise les aires anciennes de répartition, étudie les causes d'évolution et, parmi celles-ci, celles qui sont plus particulièrement géographiques. Cette classification lui permet de mieux comprendre la répartition actuelle des objets, « héritage du passé autant qu'adaptation au milieu ». Elle a pour point de départ une analyse très détaillée de l'objet, analyse aussi bien fonctionnelle que linguistique.

Parmi les divers articles inclus dans ce chapitre, il en est un qui présente un intérêt particulier pour les préhistoriens. Il s'agit de « La technologie culturelle, essai de méthodologie », publié en 1968 en collaboration avec I. de Garine. C'est une classification des gestes et des techniques qui, si elle s'inspire en partie de celle de A. Leroi-Gourhan, est originale puisqu'elle est envisagée d'un point de vue

historique ou évolutif, ensuite d'un point de vue géographique ou écologique (adaptation au climat, au sol, à la végétation, à la faune), puis d'un point de vue fonctionnel (production, distribution, consommation) et enfin d'un point de vue dynamique. Ce dernier point de vue est évidemment celui qui rappelle le plus les travaux de A. Leroi-Gourhan puisqu'il concerne le mouvement (les différents types de percussion), les transformateurs des mouvements et de l'énergie (les rotations, les ressorts, le feu...), les sources de force motrice (l'homme, les animaux, l'eau courante et le vent), la fabrication directe de l'objet simple au moyen d'outils, la construction d'objets complexes par la réunion ou l'assemblage d'éléments différents (soudure, teinture, collage, filage, couture...). L'auteur aborde ensuite le problème de la classification des objets du point de vue ethnographique et muséographique. Il propose une classification fondée sur une enquête empirique exhaustive sur le terrain : cette enquête consisterait « à noter tout ce que l'on peut observer sur le corps humain d'abord, puis autour de lui, tous les objets, toutes les choses qui existent pour lui, qui ont un nom ». L'inventaire doit être ensuite étendu à tous les objets qui sont momentanément proches du corps humain (supports, véhicules, armes et outils, clôtures et maisons). Il peut se terminer par « l'énumération des animaux, des végétaux et des minéraux connus des hommes quelle que soit leur utilisation ». À côté du point de vue empirique spatial longuement développé, on peut suivre le point de vue empirique temporel « qui consiste à suivre et à décrire l'activité d'un individu du berceau à la tombe » ou à étudier le cycle des activités d'un groupe. On voit que cet essai mériterait de nombreux développements et aurait même pu donner matière à un livre.

Les nombreux articles présentés dans les chapitres II à V sont principalement consacrés aux techniques agricoles et illustrent à merveille la méthode de l'auteur. Le second chapitre est consacré aux techniques de transports et aux moteurs (attelage, voitures, techniques de portage...). Le troisième concerne l'étude de plantes, d'outils et de certaines techniques agricoles (céréales, araires et charrues, faux...). De beaux exemples d'évolutions linguistiques sont donnés. Le quatrième chapitre regroupe des articles concernant techniques et sciences en Chine et en Extrême-Orient. L'un d'eux, particulièrement enrichissant, présente une synthèse de la science chinoise antique et médiévale. Le cinquième considère quelques aspects des animaux et des plantes et de leurs rapports à la société.

La conclusion reprend plusieurs aspects théoriques de l'œuvre de A.-G. Haudricourt et rappelle — entre autres — que « les activités techniques d'un groupe humain n'ont pas été inventées par ce seul groupement, mais proviennent, pour une part, des techniques des générations passées, et de celles des groupements voisins ». C'est une belle leçon de méthodologie et une élégante mise en garde surtout pour nous autres, préhistoriens, qui avons parfois tendance à assimiler une société préhistorique à sa seule industrie.

L'ouvrage est préfacé par François Sigaut qui consacre à

l'évolution de l'histoire des techniques un texte digne d'être résumé ici. Durant la phase « aristotélécienne », technique et magie se distinguent fort peu. Les techniques ne relèvent ni de l'homme ni de la nature ; elles ont un caractère inhabituel, anti-naturel ; elles sont ruses ou artifices. Cette phase, pendant laquelle il n'a pu exister ni technologie, ni science expérimentale, a duré quelque vingt siècles. Pendant la phase « baconienne » (du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle environ), l'utile devient critère du vrai et c'est l'expérimentation qui permet de l'atteindre. La nature devient pur mécanisme dont l'homme est appelé à comprendre les ressorts. Les techniques sont alors intégrées à la science mais elles ne sont que des moyens et des applications de la science et elles continuent à ne pouvoir exister par elles-mêmes. La technologie descriptive a vu son apparition très tôt (on pourrait choisir comme date-clé 1751, la publication du premier volume de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert). Mais c'est encore pour leur utilité économique, réelle ou supposée, qu'on a donné un si grand développement aux technologies. Avec l'accélération des découvertes dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la technologie descriptive cesse de paraître utile pour faire place à la science appliquée. Parallèlement à la technologie descriptive, se développe une « technologie théorique » caractérisée par divers essais de « technologie mécanique », restés en général sans suite en raison, entre autres, du développement de l'électrotechnique à la fin du siècle dernier. Il s'agit de « méthodes pour exprimer à l'aide de signes l'action des machines ». Au XX<sup>e</sup> siècle, on assiste à la réintroduction de l'histoire dans la « Technologie » et à une prise de conscience du déséquilibre « d'une pensée tronquée qui s'intéresse à tout, chez l'Homme, sauf à ce qu'il fait de ses dix doigts ». L'idée que les sciences humaines resteront incomplètes tant qu'il leur manquera la technologie se fait jour. George-André Haudricourt est un des premiers, avec Charles Parain, André Leroi-Gourhan, Maurice Daumas et Bertrand Gille à considérer la technologie comme une science humaine.

Sophie A. de BEAUNE  
UA 275 du CNRS